

Introduction

Arlette GAUTIER

C'est¹ en 2016, lors de rencontres avec des universitaires mexicaines qui avaient créé des masters en études féministes, alors que les nôtres étaient nommés études de genre, que nous avons commencé à penser à cet ouvrage. Le contexte était celui d'un alignement favorable de nos « planètes » : l'ONU, l'Union européenne, la présidence socialiste en France, les instances universitaires, toutes étaient favorables (au moins nominalement) au développement des « études de genre² », lequel mobilisait déjà de nombreuses universitaires. Le contexte de publication du livre est en revanche bien différent : après le confinement, la guerre en Ukraine, les appels au réarmement, la montée des populismes, voire des fascismes, les droits des femmes et des minorités régressent³. L'élection de Trump en est la manifestation la plus bruyante : il s'est empressé d'interdire par décret l'utilisation de 200 mots dans les projets de recherches, dont : « femmes », « féminisme », « genre », « discriminations⁴ ». Il veut même que les entreprises françaises commerçant avec les États-Unis abandonnent leurs programmes de « diversité, équité, inclusion », que nous appelons en France « parité et diversité ». Il veut démanteler tous les acquis du féminisme⁵.

Ceux-ci seraient limités selon l'historien Boucheron : « Dans les combats féministes, on ne fait que commencer⁶. » Néanmoins, des universitaires,

1. Tous mes remerciements vont à Marie-Laure Deroff, Dominique Fougeyrollas-Schwebel, Christèle Fraïssé et à la lectrice anonyme des Presses universitaires de Rennes qui ont relu mes textes. Je suis évidemment seule responsable de leurs éventuelles faiblesses.
2. PERRIN Marie, *Des savoirs dissidents à l'université : processus d'institutionnalisation des études féministes et de genre en France et en Angleterre (1970-2020)*, thèse sous la direction d'Anne-Marie Devreux et de Catherine Achin, Paris, université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis/École doctorale de sciences sociales (ED 401)/CRESPPA-CSU (Cultures et sociétés urbaines), 321 p.
3. Un pays sur quatre a vécu un recul des droits des femmes en 2024 (ONU-FEMMES [entité des Nations unies pour l'égalité des sexes et l'autonomisation des femmes], *Le point sur les droits des femmes 30 ans après Beijing*, New York, ONU-Femmes).
4. *New York Times*, 7 mars 2025, cité par WAGENER Albin, « Trump 2.0 : interdire de dire pour mieux empêcher de penser », *The Conversation*, 14 mars 2025.
5. JABLONKA Ivan, « L'agenda du trumpisme œuvre à une contre-révolution masculiniste », *Le Monde*, 12 février 2025.
6. BOUCHERON Patrick, « Derrière le “backlash” réactionnaire, le désir de vengeance contre les progressistes », *Libération*, 12 avril 2025. Ainsi, alors que certains critiquent une déferlante d'articles sur le genre, ils ne représentent que 5 à 11 % du total des articles parus en sciences sociales les dernières vingt-cinq ans (BOELAERT Julien, COAVOUX Samuel, DELAINE Estelle, ALTAÏR Despres, GOLLAC Sibylle et al., « La part du genre : genre et approches intersectionnelles dans les sciences sociales françaises au XXI^e siècle », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 3, n° 228-259 : « Cinquante ans », 2025, p.126-145, [10.3917/arss.258.0126], consulté le 26 janvier 2026).

notamment bretonnes, mènent des recherches, donnent des cours, créent des formations sur les femmes et le genre, participent aux commissions universitaires en faveur de l'égalité entre les femmes et les hommes. Elles ont aussi réalisé, avec l'Ined, une enquête sur les violences de genre au sein de leur université et proposé un plan de luttes à partir de leurs résultats⁷. Elles prennent aujourd'hui la plume, ce qui permet de mieux comprendre à la fois une catégorie peu étudiée, les universitaires, un domaine universitaire en formation et fortement contesté, les études de genre, une université « périphérique » (mais reconnue dans le domaine de la mer)⁸ en région alors que les réformes menées depuis le début du siècle creusent les inégalités entre les universités.

Des anglophones⁹, des Mexicaines¹⁰, des Nordiques¹¹ et des Québécoises¹², se réclament du « féminisme universitaire » pour expliquer la construction de cette infrastructure, faite de programmes, de publications et d'associations, la remise en question du paradigme androcentrique, les luttes pour l'égalité professionnelle et contre les violences, ainsi que l'élaboration de pratiques pédagogiques participatives inspirées de l'éducation populaire¹³. Elles considèrent que ce féminisme universitaire fait partie intégrante du féminisme, même s'il a ses spécificités – notamment la nécessité de faire la preuve scientifiquement de ce que l'on avance – et qu'il est essentiel pour atteindre l'égalité entre les femmes et les hommes, du fait du rôle de l'université dans la socialisation secondaire

7. GAUTIER Arlette, DEROFF Marie-Laure, HELLEGOUARC'H Sophie et PRIGENT Pierre-Guillaume, « Challenging Institutional Resistance: Collaborative Efforts Against Gender Based Violence at a French University », in Susan B. MARINE et Ruth LEWIS (dir.), *Collaborating for Change: Transforming Cultures to End Gender-Based Violence in Higher Education*, New York, Oxford University Press USA, 2020, p. 200-224.

8. L'UBO a été créée en 1971 à partir de plusieurs composantes de l'université de Rennes implantées à Brest à partir de la fin des années 1950 et notamment de la faculté de lettres et sciences humaines, fondée en 1968. Cette création était demandée par des groupes d'intérêts bretons au titre d'une reconnaissance culturelle et sociale mais aussi de l'augmentation de la population étudiante. Elle reçoit alors 30 % d'étudiants issus de parents ouvriers et agriculteurs contre 10 % pour la moyenne nationale. Elle est implantée principalement à Brest, Quimper et Morlaix, dans le département du Finistère. C'est une université pluridisciplinaire dont les effectifs sont de 22 380 étudiants (pour l'ensemble des composantes et sites) et 952 enseignants et enseignantes titulaires, dont 682 enseignants-chercheurs titulaires (169 en lettres, langues et sciences humaines et sociales) [UBO, *Données sociales 2021*]. Le classement de Shangai 2023 la place en cinquième position des meilleures universités du monde dans la catégorie « Océanographie », [<https://www.letelegramme.fr/finistere/brest-29200/a-brest-lubo-classee-cinquieme-meilleure-universite-au-monde-en-oceanographie-6457709.php>].

9. DAVID Miriam E., *Feminism, Gender and Universities. Politics, Passion and Pedagogies*, New York/Londres, Routledge, 2014; HOWE Florence (dir.), *Politics of Women's Studies: Testimony from Thirty Founding Mothers*, New York, The Feminist Press/City University of New York, 2000.

10. BUQUET CORLETO Ana G., *Intrusas en la Universidad*, Mexico, PUEG-IISUE, UNAM.

11. LYKKE Nina, « Academic Feminisms: Between Disidentification, Messy Everyday Utopianism, and Cruel Pptimism », *Feminist Encounters: A Journal of Critical Studies in Culture and Politics*, n° 1, 2017, p. 1-12, [DOI : 10.20897/femenc.201703].

12. DAGENAIS Huguette, « L'institutionnalisation des études féministes à l'université du Québec », *Les cahiers du CEDREF*, n° 6, 1997, p. 35-58, [DOI : 10.4000/cedref.660].

13. BUHLE Mari Jo, « Preface: Everyone a Heroine », in Florence HOWE (dir.), *Politics of Women's Studies: Testimony from Thirty Founding Mothers*, op. cit.; HEMMINGS Clare, « The Life and Times of Academic Feminism », in Kathy DAVIS, Mary EVANS et Judith LORBER (dir.), *Handbook of Gender and Women's Studies*, Londres, Sage Publication, 2006, p. 13-35, [<https://omnilogos.com/life-and-times-of-academic-feminism/>]; LYKKE Nina, « Academic Feminisms: Between Disidentification, Messy Everyday Utopianism, and Cruel Optimism », art. cité.

et la construction des cadres de la pensée, mais aussi de ses potentialités dans l'évaluation des politiques publiques. Il est « le bras éducationnel du Mouvement de libération des femmes¹⁴ », « un organe indispensable, une composante essentielle, dont l'amputation ou la dégénérescence affecterait fondamentalement la capacité d'action du mouvement¹⁵ ».

Les Françaises peinent à nommer ce féminisme universitaire. Ce terme était utilisé au début du xx^e siècle pour nommer les luttes menées par les professeurs de l'enseignement primaire supérieur en faveur de l'égalité professionnelle¹⁶. Il n'est pas mentionné dans le *dictionnaire du féminisme*¹⁷ et un seul article l'utilise comme titre sur la base de données cairn¹⁸. Il apparaît depuis 2022 dans le titre de quelques journées d'études. Les universitaires françaises évoquent plutôt « des études féministes », comme l'Association nationale des études féministes (ANEF)¹⁹ et EFiGiES²⁰, ou des études sur les femmes ou le genre. Cela peut être lié à la particularité française de l'existence d'un corps de chercheurs qui n'enseignent que marginalement à l'université. Les pionnières des études féministes relèvent toutes du CNRS. Pourtant dès 2010 il y avait autant d'universitaires que de chercheuses dans le champ des études sur les femmes, le genre et la sexualité²¹. Évacuer l'idée d'un « féminisme académique » au profit des seules « études féministes » n'est-ce pas occulter une grande partie de l'activité des universitaires, qui ne relève pas de la seule recherche, mais aussi de la création de cours et de l'ingénierie de formation, de la lutte pour l'égalité professionnelle et contre les violences ?

La création de cours sur les femmes en France, à partir de 1972 à Aix-Marseille, est un événement aussi important que l'inscription de la première femme, Julie Daubié, à l'université en 1861. En effet, l'université a exclu les femmes dès sa création au xix^e siècle, alors même qu'elle se voulait inclusive, tant géographiquement que socialement²². Elle a donc produit et diffusé un

14. KLEIN Renate D., « Passion and Politics in Women's Studies in the Nineties », *Women's Studies International Forum*, vol. 14, n° 3, 1991, p. 125-134, [DOI : org/10.1016/0277-5395(91)90104-P] ; BIRD Elizabeth, « The Academic Arm of the Women's Liberation Movement: Women's Studies 1969-1999 in North America and the United Kingdom », *Women's Studies International Forum*, n° 1, janvier-février 2002, p. 139-149, [DOI : 10.1016/S0277-5395(02)00217-0].

15. DAGENAI Huguette, « L'institutionnalisation des études féministes à l'université du Québec », art. cité.

16. MAYEUR Françoise, *L'enseignement secondaire des jeunes filles sous la Troisième République*, Paris, Fondation nationale des sciences politiques, 1977.

17. BARD Christine et CHAPERON Sylvie, *Dictionnaire des féministes. France – XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 2017.

18. BLANCHARD Soline et METSO Milka, « Rue des entrepreneuses : des féministes universitaires à l'épreuve du marché », in Christine BARD (dir.), *Les féministes de la seconde vague*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Archives du féminisme », 2012, p. 221-230.

19. Dont je suis membre depuis sa création.

20. Association des jeunes chercheurs et chercheuses en études féministes, genre et sexualité, [https://efigies-ateliers.hypotheses.org/], consulté le 29 mai 2024.

21. SCHWEIER Sibylle, LHOMOND Brigitte et SAINT-LÉGER Mathilde de, *Les recherches sur le genre et/ou les femmes en France – Analyses du recensement national réalisé par le CNRS*, Paris, CNRS Éditions, 2014, p. 31, [https://mpdf.cnrs.fr/wp-content/uploads/2019/03/rapport_recensement_genre_cnrs_2014.pdf], consulté le 29 mai 2024.

22. NOBLE David, *A World Without Women. The Christian Clerical Culture of Western Science*, New York, A. Knopf publishing, 1992, p. 139, cité par GOASTELLEC Gaëlle, « L'accès à l'Université, enjeu de l'organisation sociale », *SociologieS*, 2019, [DOI : 10.4000/sociologies.12152].

savoir à partir des hommes, même si celui-ci prétend représenter l'universel. L'introduction d'étudiantes, graduelle depuis la fin du XIX^e siècle puis significative dans les années 1960, ainsi que d'enseignantes²³, constitue un « fait social total²⁴ ». Des étudiantes déçues par le silence des cours sur les femmes et ulcérées d'entendre parler, par exemple, de « suffrage universel » à des époques où dans des pays où seuls les hommes y ont accès²⁵, exigent des cours qui prennent en compte les femmes, ce que des enseignantes acceptent. Des militantes y participent, souhaitant « prolonger la critique politique de la place faite aux femmes dans la société par la critique d'un savoir constitué sur l'exclusion des femmes²⁶ ». Elles cherchent à faire advenir, sans en avoir encore entendu parler, *La Cité des Dames*, écrite par Christine de Pisan en 1405²⁷, où les femmes ne fondent plus leurs opinions sur « l'accumulation des préjugés d'autrui » mais sur leurs propres réflexions. Il s'agit, pour reprendre les mots de la philosophe et écrivaine Françoise Collin, de poser les bases d'une véritable égalité. Cette dernière « suppose la coconstruction d'un monde commun [et] implique que les dominants cèdent bien plus que des strapontins de pouvoir inchangé, mais que ce soit ce pouvoir même qui soit redéfini ensemble²⁸ ».

Bien que la majorité des Français (58 %), et surtout des Françaises (68 %), se déclarent féministes²⁹, un tel projet provoque des réticences au sein de l'université, comme tout autre militantisme³⁰. L'universitaire ne doit-il pas rester dans sa tour d'ivoire, éliminer toute implication affective et partisane, ou du moins séparer fermement son éventuel militantisme de ses activités universitaires? Certaines autrices de ce champ de recherche ne veulent pas le définir comme féministe car ce serait le reconnaître comme militant au risque d'une « police de la pensée³¹ ».

23. On dénombre 182 femmes dans l'enseignement supérieur en 1946, 1 000 en 1954, 6 320 en 1968 (CHARLE Christophe, « 7. Les femmes dans l'enseignement supérieur. Dynamiques et freins d'une présence 1946-1992 », in Patrick FRIDENSEN [dir.], *Avenirs et avant-gardes en France XIX^e-XX^e siècles*, Paris, La Découverte, 1999, p. 84-105).

24. LE FEUVRE Nicky, MEMBRADO Monique et RIEU Annie (dir.), *Les femmes et l'université en Méditerranée*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, coll. « Féminin et masculin », 1999 ; ROGERS Rebecca et MOLINIER Pascale (dir.), *Les femmes dans le monde académique*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 95-106.

25. Cinquante ans plus tard, un politiste prétend encore que la situation de la démocratie dans le monde est pire que celle des années 1930, époque où ni les femmes ni les colonisés ne pouvaient en général voter! (LINDBERG Staffan Ingemar, « La situation de la démocratie dans le monde est pire que celle que nous avons connue dans les années 1930 », *Le Monde*, 21 décembre 2024, entretien avec Anne-Françoise Hivert).

26. PICQ Françoise, « Du mouvement des femmes aux études féministes », *Les cahiers du CEDREF*, n° 10, 2001, p. 23-31.

27. PISAN Christine de, *La Cité des dames*, Paris, Stock, 1986 (1405).

28. COLLIN Françoise, *Parcours féministe. [Entretiens par] Irène Kaufner*, Bruxelles, Labor, coll. « Trace », 2005.

29. LEVY Jean-Daniel et LANCREY-JAVAL Laurent, « Qui se dit féministe aujourd'hui? », Paris, Une étude Harris Interactive pour *Vraiment*, 24 avril 2018, [http://harris-interactive.fr/wp-content/uploads/sites/6/2018/04/Rapport_Harris-Qui_se_dit_feministe_aujourd'hui_Vraiment.pdf].

30. NAUDIER Delphine et SIMONNET Maud (dir.), *Des sociologues sans qualités? Pratiques de recherche et engagements*, Paris, La Découverte, 2011 ; COLLECTIF SCIENTIFIQUES EN RÉBELLION, *Sortir des labos pour défendre le vivant*, Paris, Le Seuil, coll. « Libelle », 2024.

31. Michelle Perrot se déclare féministe et historienne du genre mais pas historienne féministe « ce qui ne veut rien dire » (« 2. Mon devenir féministe », in Jacqueline LAUFER, Catherine MARRY et Margaret MARUANI [dir.], *Le travail du genre. Les sciences sociales du travail à l'épreuve des différences de sexe*, Paris,

D'autres, dont Françoise Collin, y voient au contraire la reconnaissance « d'un mouvement exploratoire de la pensée et de la pratique qui interroge les positions sexuées de quelque objet que ce soit et les rapports de pouvoir entre le masculin et le féminin³² ». Cela d'autant plus, qu'« il n'y a pas "une" définition de ces études féministes, commune à l'ensemble de celles qui les poursuivent, chaque définition étant déjà une interprétation et formulant un cadre de réflexion. Le terme est donc plus stratégique qu'épistémologique ou méthodologique³³ ».

Dans les années 1990 le terme de genre, qui se veut plus neutre, se généralise au détriment de ceux d'études féministes ou sur les femmes. Néanmoins, si 50 % des personnes s'en réclament dans le recensement mené par le CNRS en 2010, il faut noter la persistance des identifications « études sur les femmes » (30 %) et « féministe » (10 %)³⁴. Que signifie alors s'afficher ou pas féministe ? Les études de genre sont-elles l'équivalent des études féministes³⁵ ou pas³⁶ ? Elles sont accusées d'avoir perdu tout lien avec le mouvement féministe, en devenant purement universitaires, en s'intéressant à la déconstruction de tous les rapports de pouvoir sans donner de priorité à ceux entre les sexes ou en priorisant l'identité sexuelle par rapport à la hiérarchie entre les sexes.

Est-ce l'effet d'un positionnement par rapport au féminisme ? Ainsi aux États-Unis³⁷, les féministes libérales choisiraient le terme « études sur les femmes », les féministes socialistes³⁸ « études de genre », les féministes radicales « études féministes ». Rose-Marie Lagrave³⁹, appliquant à l'analyse des recherches féministes et sur les femmes le type d'analyse mené par Bourdieu pour expliquer les positionnements des universitaires en 1968, y voit plutôt un positionnement social au sein du champ de l'enseignement supérieur et de la recherche. Les enseignantes-chercheuses les mieux dotées socialement et professionnellement choisiraient le terme « femmes », les moins dotées celui de « féministes » alors que celles qui sont entre les deux choisiraient plutôt « division sexuelle du travail ». Ne s'agit-il pas plutôt d'un positionnement disciplinaire ? Si les études féministes, sur les femmes ou le genre se veulent pluridisciplinaires, leurs promotrices n'en sont pas moins orientées vers les logiques spécifiques des champs où elles s'insèrent, soit les disciplines qui encadrent, en l'absence de reconnaissance en France des « études », les possibilités de recrutement et de promotion⁴⁰. Ces différentes interprétations se

La Découverte, coll. « Recherches », 2003, p. 35-39 ; et PERROT Michelle et CASTILLO Eduardo, *Le temps des féminismes*, Paris, Grasset, 2023).

32. COLLIN Françoise, « Ces études qui sont "pas tout". Fécondité et limites des études féministes », *Les cahiers du GRIF*, n° 45, 1990, p. 81-94, [DOI : 0.3406/grif.1990.1847].

33. *Ibid.*

34. THÉBAUD Françoise, *Écrire l'histoire des femmes*, Paris, ENS Éditions, 1998.

35. ANEF (ASSOCIATION NATIONALE DES ÉTUDES FÉMINISTES), *Le genre dans l'enseignement supérieur et la recherche, Livre blanc de l'ANEF*, Paris, La Dispute, coll. « Le genre du monde », janvier 2014.

36. PAVARD Bibia, ROCHFORD Florence et ZANCARINI-FOURNEL Michelle, *Ne nous libérez pas, on s'en charge. Une histoire des féministes de 1798 à nos jours*, Paris, La Découverte, coll. « Sciences humaines », 2020.

37. KLEIN Renate D., « Passion and Politics in Women's Studies in the Nineties », art. cité.

38. Terme qui renvoie plutôt à l'extrême gauche en France.

39. LAGRAVE Rose-Marie, « Recherches féministes ou recherches sur les femmes ? », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 83, n° 1, 1990, p. 27-39.

40. BERENI Laure, « Penser la transversalité des mobilisations féministes : l'espace de la cause des femmes », in Christine BARD (dir.), *Les féministes de la seconde vague, op. cit.*, p. 27-41, notamment p. 31.

superposent et, dans la conclusion, nous nous demanderons dans quelle mesure le choix de telle ou telle posture dépend de l'appartenance à certains champs disciplinaires, de choix théoriques ou de politiques féministes.

Ces questions sur le devenir et l'agir féministes étaient au cœur d'un réseau de recherche constitué d'enseignantes-chercheuses, basque, bretoises et du Sud du Mexique⁴¹. C'était un réseau de *slow* recherche, qui voulait se donner le temps de réfléchir à nos expériences et à nos catégories de pensée, loin de la dictature de la publication à tout prix. Ce réseau était ancré géographiquement, socialement et culturellement dans des espaces périphériques ayant une forte identité territoriale mais souvent minorés, voire stigmatisés. Il n'a malheureusement pas survécu, que ce soit à cause de l'éloignement ou de la surcharge de travail liée à l'accumulation de tâches administratives et au morcellement des enseignements. Cette minoration prend de nouvelles formes avec la mise en concurrence généralisée des universités au nom d'une « excellence », qui n'inclut pas la démocratisation et l'inclusion des savoirs et des pratiques enseignantes et qui heurte l'*ethos* égalitariste des universitaires⁴².

Les publications sur les études féministes, les femmes et le genre sont déjà nombreuses, qu'il s'agisse de récits⁴³ ou d'analyses plus quantitatives⁴⁴. Nous avons choisi de réfléchir à notre expérience d'universitaire en utilisant la méthode de l'autobiographie intellectuelle. Cette méthode a longtemps été décriée car la tradition scientifique poussait les chercheurs en sciences sociales « à s'effacer devant leur travail, à dissimuler leur personnalité derrière leur savoir, à se barricader derrière leurs fiches, à se fuir eux-mêmes dans une autre époque, à ne s'exprimer qu'à travers les autres⁴⁵ ». Le récit de soi paraît marqué par des pièges : « L'illusion biographique (pourquoi faudrait-il que la vie ait un sens ?), l'illusion finaliste (la vie s'organiserait autour d'un projet, s'inscrirait autour dans une finalité), l'illusion déterministe (l'homme est une larve mammifère programmée socialement), l'illusion rétrospective (on reconstruit le passé en fonction des exigences du présent), l'illusion narcissique (tout récit serait avant tout une question d'image)⁴⁶. » L'utilisation de cette méthode en histoire serait

41. Ces universitaires mexicaines ont monté des masters et des doctorats en intervention féministe et non en « études de genre ».

42. BARRIER Julien et PICARD Emmanuelle, « Les universitaires, combien de divisions ? Lignes de fracture et transformations de la profession académique en France depuis les années 1990 », *Revue française de pédagogie*, n° 207, 2020, p. 19-28, [DOI : org/10.4000/rfp.9146].

43. PICQ Françoise, « Du mouvement des femmes aux études féministes », *Les cahiers du CEDREF*, n° 10, 2001, p. 23-31 ; BARD Christine, « Jalons pour une histoire des études féministes en France (1970-2002) », *Nouvelles questions féministes*, vol. 22, n° 1, 2003, p. 14-30, [DOI : org/10.3917/nqf.221.0014].

44. Rose-Marie Lagrave a récolté et analysé avec Juliette Caniou une quarantaine d'entretiens et 152 *curricula vitae* de candidates à un programme de recherches du CNRS sur les femmes et le féminisme l'« ATP femmes » de 1982 pour élaborer une typologie de l'espace des positions de chacune (LAGRAVE Rose-Marie, « Recherches féministes ou recherches sur les femmes ? », art. cité ; SCHWEIER Sibylle, LHOMOND Brigitte et SAINT-LÉGER Mathilde de, *Les recherches sur le genre et/ou les femmes en France – Analyses du recensement national réalisé par le CNRS*, op. cit.).

45. NORA Pierre (dir.), *Essais d'ego-histoire*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1987, p. 5.

46. Vincent de Gaulejac cité par BOUILLOUD Jean-Philippe, *Devenir sociologue. Histoires de vie et choix théoriques*, Toulouse, Erès, coll. « Sociologie clinique », 2009, p. 71.

liée au développement de l'individualisme et du néolibéralisme qui favoriserait le retrait des chercheurs dans la sphère de l'intime et qui risquerait d'occulter le social et le collectif⁴⁷.

Pourtant, un « tournant biographique » a lieu en histoire avec les essais d'« ego-histoire ». Pierre Nora propose à six historiens renommés, dont une seule femme, non pas de dévoiler leurs vies, mais d'analyser leurs trajectoires académiques et leurs façons de faire. « Le dévoilement et l'analyse de l'investissement existentiel, au lieu d'éloigner d'une investigation sereine, deviennent l'instrument et le levier de la compréhension⁴⁸. » Bien que Pierre Bourdieu ait maintes fois exprimées des réticences à l'égard de l'approche autobiographique, il développe l'idée que la réflexivité est indispensable à une meilleure pratique de la sociologie, puisqu'elle cherche à mettre au jour « le caché ». Sans ce retour réflexif, elle risquerait d'être la proie de ses propres illusions⁴⁹. Ce point de vue est confirmé par l'analyse de vingt-sept récits de chercheurs en sciences sociales reconnus, menée par Jean-Philippe Bouilloud à la suite d'un séminaire dirigé par Vincent de Gaulejac. Ils devaient répondre à la question : « Quels sont les liens que perçoit un chercheur entre son activité intellectuelle et sa vie ? » La conclusion est sans appel : les expériences premières sont importantes et matricielles, car elles suscitent les premières intuitions et permettent « d'élaborer des hypothèses, ou de développer une sensibilité particulière à tel ou tel problème de société », cela avant tout choix théorique⁵⁰.

Ces écrits sont principalement l'œuvre d'hommes⁵¹, appartenant à des institutions parisiennes prestigieuses, puis la méthode se généralise et des auteurs moins connus s'y mettent. « Ces revisites, qui restituent avec justesse et émotion des parcours ascendants, ne disent rien sur ce que ces ascensions sociales doivent au fait d'être un homme... Cette absence de référence au genre est un aveu générique : les hommes universitaires n'ont pas, sauf exception, à faire retour sur eux en tant qu'individus genrés⁵². » Ivan Jablonka fait exception avec la publication d'*Un garçon comme vous et moi*⁵³, une « autobiographie de genre », qu'il a pensée nécessaire après la « déferlante *Me Too* ».

47. TRAVERSO ENZO, *Passés singuliers. Le « je » dans l'écriture de l'histoire*, Québec, Lux, 2020.

48. NORA Pierre (dir.), *Essais d'ego-histoire*, op. cit., p. 6.

49. BOURDIEU Pierre, *Esquisse pour une autoanalyse*, Paris, Raisons d'agir, 2004.

50. BOUILLOU Jean-Philippe, *Devenir sociologue...*, op. cit.

51. Une historienne sur sept (NORA Pierre [dir.], *Essais d'ego-histoire*, op. cit.), sept chercheuses françaises sur 27 (BOUILLOU Jean-Philippe, *Devenir sociologue...*, op. cit.). Ces dernières (Jacqueline Barus-Michel, Monique Chemillier-Gendreau, Sonia Dayan-Herzbrun, Florence Giust-Desprairies, Claudine Haroche, Françoise Héritier et Anne Ancelin Schützenberger) sont publiées par AUBERT France (dir.), *Parcours de femmes – Histoires de vie et choix théoriques en sciences sociales*, Paris, L'Harmattan, coll. « Changement social », 2005.

52. LAGRAVE Rose-Marie, *Se ressaisir. Enquête autobiographique d'une transfuge de classe féministe*, Paris, La Découverte, 2021.

53. JABLONKA Ivan, *Un garçon comme vous et moi*, Paris, Le Seuil, 2021.

Les autobiographies de chercheuses et universitaires féministes se développent également dans le monde anglophone⁵⁴, québécois⁵⁵ et français⁵⁶, sur toutes sortes de supports⁵⁷. L'objectif est de transmettre l'histoire des luttes mais aussi la somme des connaissances et des débats accumulés. Il s'agit généralement d'une chercheuse ou d'un chercheur ayant des positions reconnues dans la recherche sur le genre. Ainsi le livre, *Photo de famille*⁵⁸, coordonné par Isabelle Clair et Elsa Dorlin, s'appuie sur la méthode dite boule de neige, c'est-à-dire par les interconnaissances, pour choisir leurs autrices⁵⁹, sans toutefois évoquer les biais que cela peut induire. Les 25 intervenantes sont situées en haut de la hiérarchie professionnelle puisque la moitié est professeure des universités ou directrice d'études, seules quatre étant maîtresses de conférences à l'université. Or les conditions de travail et les exigences, toujours intenses, demandées aux professeures, chercheuses et maîtresses de conférences sont extrêmement différentes. Par ailleurs, les autrices sont sociologues ou en sciences sociales, aucune ne relève des études littéraires.

Enfin, elles sont majoritairement parisiennes⁶⁰, à l'exception notable de Toulouse⁶¹. Pourtant, seule la moitié des chercheuses sur le genre vit à Paris en 2010. Des recherches et des cours se mènent désormais dans toute la France, y compris ultramarine⁶². Ce point de vue parisien semble avoir des effets sur le savoir diffusé. Ainsi, les cours sur le genre auraient seulement commencé à Paris 7 avec Michelle Perrot⁶³ alors qu'ils ont été initiés en même temps à Aix

54. BUHLE Mari Jo, « Preface: Everyone a Heroine », in Florence HOWE (dir.), *Politics of Women's Studies: Testimony from Thirty Founding Mothers*, op. cit. ; DAVID Miriam E., *Feminism, Gender and Universities. Politics, Passion and Pedagogies*, op. cit. ; HOWE Florence (dir.), *Politics of Women's Studies: Testimony from Thirty Founding Mothers*, op. cit.

55. ROBBINS Wendy, LUXTON Meg, EICHLER Margrit et DESCARRIES Francine (dir.), *Minds of Our Own: Inventing Feminist Scholarship and Women's Studies in Canada and Quebec, 1966-1976*, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 2008.

56. Notamment : BARD Christine et DURAND Jean-Marie, *Mon genre d'histoire*, Paris, Presses universitaires de France, 2021 ; KNIBIEHLER Yvonne, *Qui gardera les enfants? Mémoires d'une féministe iconoclaste*, Paris, Calmann-Lévy, 2007 ; LAGRAVE Rose-Marie, *Se ressaisir. Enquête autobiographique d'une transfuge de classe féministe*, op. cit. ; PERROT Michelle et CASTILLO Eduardo, *Le temps des féminismes*, op. cit.

57. Des préfaces, des conférences en ligne de l'institut Émilie du Châtelet, [www.institutemilieduchatelet.org/productions/videos/conferences/], des numéros de revues (GARDEY Delphine et LAUFER Jacqueline [dir.], « Être féministe aujourd'hui », *Travail, genre et société*, vol. 1, n° 13, 2014, p. 159-190, [DOI : 10.3917/tgs.013.0159] ; « Égologies », *Genre, sexualité et société*, n° 4, 2010, [DOI : org/10.4000/gss.1501]).

58. CLAIR Isabelle et DORLIN Elsa (dir.), *Photo de famille. Penser des vies intellectuelles d'un point de vue féministe*, Paris, EHESS, coll. « En temps & lieux », 2022.

59. Nous mettons ce paragraphe au féminin au vu du grand nombre de femmes parmi les auteurs.

60. Dix-sept sont parisiennes, quatre vivent actuellement en région et quatre aux États-Unis.

61. MARTIN Jacqueline, « Les études féministes au Mirail : quoi de neuf entre 1978 et 2008? », *Les cahiers de Framespa*, n° 29, 2018, [DOI : 10.4000/framespa.4925] ; MARTIN Jacqueline, « Histoire des enseignements et recherches féministes à l'université de Toulouse le Mirail », in Nicky LE FEUVRE et al. (dir.), *Les femmes et l'Université dans les pays de la Méditerranée*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1999 p. 249-267.

62. SCHWEIER Sibylle, LHOMOND Brigitte et SAINT-LÉGER Mathilde de, *Les recherches sur le genre et/ou les femmes en France – Analyses du recensement national réalisé par le CNRS*, op. cit., p. 27.

63. CLAIR Isabelle et DORLIN Elsa, « Introduction générale. Familles intellectuelles », in Isabelle CLAIR et Elsa DORLIN (dir.), *Photo de famille. Penser des vies intellectuelles d'un point de vue féministe*, op. cit., p. 22.

par une équipe autour d'Yvonne Kniebiehler⁶⁴. Le peu de thèses soutenues hors de Paris – quand même 38,6 % ! – serait le signe que la recherche n'y est pas vivante⁶⁵... Comme si celle-ci se réduisait aux thèses et que les universitaires n'y contribuaient pas. Le principe biblique « Car on donnera à celui qui a, et il sera dans l'abondance, mais à celui qui n'a pas on ôtera même ce qu'il a⁶⁶ », est conforme avec la politique « d'excellence » néolibérale menée actuellement, il n'est pas conforme à la réalité. Il existe également au sein des études de genre, même si d'autres inégalités ont été plus souvent analysées, comme l'indique Marie Perrin, autrice de la seule thèse sur le sujet⁶⁷.

« Tous les savoirs n'ont pas la même valeur au sein des études genre. Certains, en particulier les études trans, queer, intersexes, décoloniales, demeurent invisibles lorsqu'ils sont produits par celles et ceux qui sont minorés dans l'espace académique du fait de leurs propriétés sociales (race, genre, classe, validisme, etc.), leur appartenance institutionnelle (être dans une institution prestigieuse et centrale ou non) et géographique (habiter à Paris ou en province)⁶⁸. »

Les recherches récentes sur le féminisme au niveau régional⁶⁹ ont pourtant permis de montrer des fonctionnements différents de ceux de Paris, plus en rhizome. Cet ouvrage se consacre donc à une université de l'extrême pointe bretonne, laquelle a obtenu un prix de l'ONU pour l'intégration de la lutte pour l'égalité entre les sexes, le *Champion Day Orange*, et serait donc un exemple de la réussite du féminisme universitaire et/ou de la politique égalitaire. Nous avons demandé à la vingtaine d'enseignantes-chercheuses qui se retrouvent, plus ou moins régulièrement, dans diverses activités d'enseignement et de recherche autour des « femmes et du genre⁷⁰ » à l'UBO : « Pourquoi êtes-vous devenue féministe et qu'est-ce que cela a changé dans vos pratiques professionnelles ? » Sept d'entre elles ont répondu. Deux alliées dans la recherche et la direction de thèse à Lyon et à Trieste se sont jointes à nous. Toute latitude leur était laissée quant à la définition du féminisme. Parmi celles qui n'ont pas écrit de contributions, certaines peuvent se sentir féministes, mais n'ont pas eu le temps d'écrire sur ce sujet, d'autres ont refusé, par crainte du stigmate de « la féministe », militante et en colère, d'autres ne se sentent pas concernées. Les autrices ont

64. KNIBIEHLER Yvonne, « Maternité et féminisme, Propos recueillis par Marlaine Cacouault-Bitaud, Marion Paoletti », *Travail, genre et sociétés*, vol. 2, n° 30, 2013, p. 5-27.

65. BOZON Michel, « Augmenter la masse critique. Récit d'un compagnon de route des féministes », in Isabelle CLAIR et Elsa DORLIN (dir.), *Photo de famille. Penser des vies intellectuelles d'un point de vue féministe*, op. cit., p. 61-80 et notamment p. 75-76.

66. MATTHIEU 13/11 et 25/29, [https://sainte bible.com/matthew/25-29.htm].

67. PERRIN Marie, *Des savoirs dissidents à l'université...*, op. cit.

68. *Ibid.*, p. 232.

69. CHAPERON Sylvie, ROUCH Marine et ZELLER Justine, « Les années 1968, la décennie féministe et homosexuelle en région », *Les cahiers de Framespa*, n° 29, 2018, [DOI : 10.4000/framespa.4958].

70. Il s'agit donc d'un projet collectif comme celui du CEDREF (BASCH Françoise, BRUIT Louise, DENTAL Monique, PICQ Françoise, SCHMITT PANTEL Pauline et ZAIDMAN Claude [dir.], « Vingt-cinq ans d'études féministes. L'expérience Jussieu », *Les cahiers du CEFREF*, n° 10, 2001, [DOI : 10.4000/cedref.63]).

choisi l'ampleur de leur dévoilement car il n'était pas question de provoquer du malaise, voire du mal-être. Elles ont généralement choisi d'évoquer l'ensemble de leur vie, mais Fátima Rodríguez a préféré mettre en avant une femme de son village galicien, à la fois passeuse de littérature et donc d'une ouverture au monde, et « femme battue ». Elle se sert pour cela des concepts élaborés par María Teresa del Valle⁷¹ et partagés lors de séminaires franco-mexicains entre 2016 et 2017, tout comme trois autres collègues hispanophones.

Comme nous le verrons, ces universitaires ne se réclament pas toutes du féminisme, du moins au niveau de la recherche, bien qu'elles soient toutes engagées dans la remise en cause du paradigme androcentrique dans les sciences sociales. Elles ne se situent pas plus dans « l'espace de la cause des femmes⁷² » car ce n'est pas le féminisme qu'elles refusent mais l'aspect militant qui induirait des réponses toutes faites.

Comment ordonner la présentation de ces textes ? L'âge semble le plus évident. Les trois plus âgées sont professeures des universités, les autres sont maîtresses de conférences, sauf l'une des plus jeunes qui a été titularisée avec un contrat LRU qui exige le double du temps d'enseignement et aucune activité de recherche, ce qui témoigne de la forte dégradation des conditions d'emploi dans l'Enseignement supérieur et la recherche. Les doctorants n'ont pas répondu à notre appel, étant trop pris par leur thèse, leurs emplois et parfois leur militantisme. Néanmoins deux autrices ont repris des études après avoir travaillé, ce qui bouleverse quelque peu l'ordre des âges. De plus, trois des autrices sont étrangères et elles n'ont pas vécu les mêmes temporalités. Le concept de « générations féministes » universitaires défini par Sylvie Chaperon⁷³ semble donc plus heuristique. Toutefois, les disciplines universitaires acceptent fort différemment les études de genre. Les neuf autobiographies intellectuelles ont donc été classées à la fois selon les disciplines et selon l'ordre des générations. Au total, trois psychologues sociales (Annik Houel, Patrizia Romito, Christèle Fraïssé), trois sociologues (Arlette Gautier, Marie-Laure Deroff et Édith Gaillard) et trois « littéraires et civilisationnistes » (Fátima Rodríguez, Molly Chatalic et Nathalie Narvaez), ont adopté une approche réflexive qui interroge ouvertement la relation entre recherches et biographies intellectuelles⁷⁴, renouvelant ainsi la compréhension du féminisme, des études de genre et des transformations des filières universitaires tout en témoignant d'une expérience qui sinon serait oubliée.

Le dernier article, écrit par Arlette Gautier, compare ces neuf autobiographies aux publications antérieures afin de mettre en évidence la diversité du « devenir féministe » mais aussi de comprendre les pratiques universitaires.

71. DEL VALLE María Teresa, « Mujer y nuevas socializaciones : su relación con el poder y el cambio », *Kobie (Serie Anthropologia Cultural)*, Bilbao, Bizkaiko Foru Aldundia-Diputación Foral de Bizkaia, vol. 3, n° 6, 1992, p. 5-15 ; DEL VALLE María Teresa, « Procesos de la memoria : cronotopos generícos », *La ventana*, n° 9, 1999, p. 7-43.

72. BERENI Laure, « Penser la transversalité des mobilisations féministes : l'espace de la cause des femmes », art. cité.

73. CHAPERON Sylvie, « Du féminisme à la sexologie : un parcours en histoire », *Genre, sexualité et société*, n° 4, 2010, [DOI : 10.4000/gss.1672].

74. HEMMINGS Clare, « The Life and Times of Academic Feminism », art. cité.

Les positionnements des autrices sont variés : études sur les « femmes », « féministes », « genre » et « sexualité ». Quels positionnements féministes – ou pas – mais aussi dans l'espace universitaire et dans celui des disciplines se cachent derrière le choix de telle ou telle dénomination ? L'approche féministe s'oppose-t-elle vraiment à l'objectivité revendiquée par les fondateurs de la sociologie, allemande comme française, ou permet-elle au contraire de la mettre en œuvre d'une façon plus efficace ? Quelles activités déploient-elles au sein de l'université ?